

Le jour puis la longue nuit de Ruben Gallego

BLANC SUR NOIR
(Beloïé na tchiornom)
de Ruben Gonzalez Gallego.
Traduit du russe
par Aurora Gallego
et Joëlle Roche-Parfenov,
Actes Sud/Solin,
208 p., 18 €.

Je ne veux pas mourir avant ma mort » : sur ce principe vital repose un livre sidérant qu'on lit d'une traite, un récit que l'on croirait larmoyant alors qu'il est héroïque, impossible alors qu'il est véridique.

Dans l'URSS des années 1970, Ruben Gallego, petit-fils du diri-

geant du Parti communiste espagnol clandestin, voit le jour, mais c'est pour en être aussitôt privé. Handicapé moteur à sa naissance, cloîtré dans un hôpital avec sa mère pendant un an et demi, puis séparé d'elle, l'enfant grandit dans les institutions pour jeunes handicapés de l'Union soviétique, des établissements sordides où il est traité en débile mental, avant de croupir dans un asile de vieux jusqu'en 1990.

Dans cet enfer, « *les vieilles femmes mouraient au printemps (...). Les hommes étaient beaucoup moins nombreux à l'asile. Eux mouraient sans s'intéresser aux change-*

ments de saison ». Après la perestroïka, il retrouvera sa mère à Prague, avant de s'installer avec elle à Madrid, où il écrit et vit à présent.

L'histoire est hors du commun ; le style ne l'est pas moins. Dans les meilleures pages, le regard est perçant, parfois même distant, tranchant comme une « *baïonnette* ». L'art de la pointe, celui de la chute qui clôt chaque chapitre, conçu comme une nouvelle, compose au fil des pages une chronique sans fard de la communauté des estropiés et des laissés-pour-compte.

Le récit s'ouvre sur une envolée lyrique, qui laisse soupçonner une avalanche de bons sentiments.

Mais le livre, bien plus complexe, va au-delà de ce pathétique. Bouleversant, dérangeant, il affiche une morale héroïque, reprise à son compte par le narrateur qui a pourtant côtoyé les soldats en fin de carrière agonisant sur des lits de grabataire : « *J'ai grandi dans un monde à part. Un monde où la frontière entre la vie et la mort est ténue, où bassesse et vilénie sont la norme. Et norme aussi bonté et sincérité. Tout mélangé. C'est sans doute justement la nécessité de devoir chaque fois choisir entre le bon et le mauvais qui m'a rendu si catégorique.* »

F. Dt.